Martin Amis

La flèche du temps

folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

Martin Amis

La flèche du temps

Traduit de l'anglais
par Géraldine Koff D'Amico

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

TIME'S ARROW

or

THE NATURE OF THE OFFENSE

© Martin Amis, 1991.
All rights reserved.
© Christian Bourgois Éditeur, 1993, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Surnommé « l'enfant terrible des lettres anglaises », Martin Amis est le fils de Kingsley Amis. Il vit actuellement à Londres, où il est un acteur de la vie sociale et mondaine. En quelques livres, il a profondément marqué la littérature anglaise depuis vingt ans, et s'est imposé comme un moraliste incisif et terriblement perspicace.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

1

Ce qui s'en va revient

Me voici. Je suis sorti des ténèbres du sommeil pour me retrouver entouré de *médecins*… des médecins américains : je sentais qu'ils contenaient aussi difficilement leur vigueur que leur pilosité profuse ; et le toucher menaçant de leurs mains menaçantes, des mains de médecins, si fortes, si propres, si aromatiques. Bien que ma paralysie soit quasiment totale, je découvris que je pouvais bouger les yeux. De toute façon, mes yeux bougeaient. Les médecins semblaient profiter de mon immobilité. Je sentais qu'ils étaient en train de discuter mon cas mais aussi d'autres choses liées à leurs vastes loisirs : hobbies, etc. Et je me dis, avec une fluidité et une conviction surprenantes, une netteté parfaite, une certitude parfaite : « Oh, comme je hais les médecins. » N'importe quel médecin. Tous les médecins. Pensez à la blague juive de la vieille dame qui court comme une folle sur la plage : « Au secours ! Mon fils, le médecin, est en train de se noyer. » Amusant, j'imagine. Son orgueil, je sup-

pose, est amusant : il est plus fort que son amour. Mais pourquoi cet orgueil pour ces enfants médecins (pourquoi pas de la honte, pourquoi pas une peur incrédule ?) : intimes des bacilles et de la trichine, du traumatisme et de l'humiliation, avec leurs mots écœurants et leurs objets écœurants (le tablier de caoutchouc taché de sang pendu à son crochet). Ils sont les gardiens de la vie. Et pourquoi voudrait-on l'être ?

Les médecins qui étaient à mon chevet portaient tous bien sûr des vêtements de sport ; ils dégageaient une bouffée d'assurance bronzée renforcée par le sentiment de sécurité du groupe unanime. Étant donné ma situation, j'aurais pu me sentir insulté par leurs manières informelles. Pourtant la fadeur même de ces médecins me rassurait, de ces coureurs ou culturistes, ces experts en vigueur, qui avait quelque chose à voir avec leur recherche laborieuse de la bonne vie. Au moins, la bonne vie est mieux que la mauvaise vie. On y pratique la planche à voile, par exemple, de bonnes opérations boursières à terme, le tir à l'arc, le deltaplane et de bons dîners. Dans mon sommeil j'ai rêvé de… Non, ce n'était pas comme ça. Ce serait plutôt : dominant les ténèbres d'où je suis sorti, il y avait une silhouette, une forme masculine, dotée d'une aura totalement incontrôlable qui contenait des choses telles que la beauté, la terreur, l'amour, la saleté et surtout le pouvoir. Cette forme ou cette essence mâle semblait porter une blouse blanche (une blouse blanche de médecin amidonnée).

Extrait de la publication

Et des bottes noires. Et elle souriait étrangement. Je pense que cette image était peut-être un négatif du médecin numéro un, de son jogging noir et de ses chaussures de course blanches puissantes, et de la grimace satisfaite qu'il a faite en indiquant ma poitrine et en hochant la tête.

Le temps s'est mis à passer sans que je puisse le suivre : désormais consacré à la lutte, le lit transformé en piège ou en ring, couvert de filets, et j'ai eu l'impression de démarrer un voyage terrible vers un terrible secret. Quel secret ? Celui de cet homme : le pire homme au pire endroit au pire moment. Je devenais certainement plus fort. Mes médecins allaient et venaient, les mains et le souffle lourds, admirer mes nouveaux gargouillis et geignements, mes tressaillements les plus spectaculaires, mes secousses athlétiques. Souvent, seule une infirmière était là, pour me veiller, adorable. Son uniforme couleur crème faisait un bruit de papier d'emballage, un bruit dans lequel je sentais que je pouvais reposer tous mes désirs et toute ma confiance. Parce que alors, mon état s'était remarquablement amélioré, et je me sentais vraiment en pleine forme. Je ne m'étais jamais mieux senti. C'est d'abord mon côté gauche qui retrouva (soudain) la sensation et tous ses luxes, puis mon côté droit (d'une façon merveilleusement furtive). J'eus même droit aux compliments de mon infirmière pour avoir souplement cambré le dos, plus ou moins sans aide, alors qu'elle faisait son truc avec le haricot… De toute façon je restai allongé là, dans un état

Extrait de la publication

de célébration tranquille, pendant une durée indéterminée jusqu'à l'heure fatale et les ambulanciers. Les docteurs golfeurs, j'arrivais à les supporter, l'infirmière était un plus absolu. Mais les ambulanciers !… Ils arrivèrent à trois et me traitèrent avec de l'électricité et de l'air. Sans cérémonie aucune. Ils me précipitèrent dans la pièce et m'empaquetèrent dans mes vêtements puis m'emportèrent sur une civière dans le jardin. C'est ça. Là, avec des câbles électriques, comme deux téléphones (blancs, chauffés à blanc), ils me flinguèrent dans la poitrine. Enfin, avant de partir, l'un d'eux m'embrassa. Je crois connaître le nom de ce baiser. Il s'appelle le baiser de la vie. Puis j'ai dû perdre connaissance.

Et quand je suis revenu à moi, ça a été avec un bruit sonore de bouchon qui saute dans les oreilles, une riche conscience de solitude et un sentiment d'amour et d'admiration pour ce grand corps massif où je suis, qui était à cet instant-là, absorbé et insouciant, étiré au-dessus du parterre de roses, en train d'ajuster un pan de clématites qui s'était détaché du mur en bois. Le gros corps continuait à bricoler avec une compétence lente : oui, il sait vraiment ce qu'il doit faire. J'avais toujours envie de me détendre et de prendre le temps de bien regarder le jardin mais il y a quelque chose qui ne marche pas tout à fait. Il y a quelque chose qui ne marche pas tout à fait : ce corps où je me trouve refuse de recevoir des ordres de ma propre volonté.

Extrait de la publication

« Regarde autour de toi », lui dis-je. Mais son cou m'ignore. Ses yeux ont leur propre programme. Est-ce que c'est grave ? Est-ce que nous allons bien ? Je n'ai pas paniqué. Je me suis contenté de la vision périphérique qui, après tout, est ce que je peux avoir de mieux. J'ai vu une flore bouclée s'abattre et trembler comme des pulsions ou de douces explosions contre le côté de la tête. Et un vert pâle environnant, barré et embossé d'une pâle lumière comme… comme de l'argent américain. J'ai bricolé jusqu'à ce qu'il commence à faire sombre. J'ai jeté les outils dans l'appentis. Attendez une minute. Pourquoi est-ce que je marche à reculons vers la maison ? Attendez. Est-ce le crépuscule qui vient ou l'aube ? Quelle est, quelle est la séquence de ce voyage que j'ai entrepris ? Quelles sont ses règles ? Pourquoi les oiseaux chantent-ils si étrangement ? Où est-ce que je me dirige ?

De toute façon une sorte de routine s'est établie. On dirait que je commence à comprendre comment fonctionnent les choses.

Je vis, ici, dans l'Amérique des cordes à linge et des boîtes à lettres, l'Amérique innocente, dans l'*Amérique* affable du melting-pot, des couleurs primaires, du Toi-ça-va-Moi-ça-va. Je m'appelle évidemment Tod Friendly. Tod. *T.* Friendly. Oh c'est bien moi là, au Salad Days, devant le Monde de la Quincaillerie de Hank ou sur le bout de pelouse devant la mairie toute blanche, la poitrine gonflée et les mains sur les hanches

en une sorte d'assentiment silencieux. Parce que mon style, c'est ça. C'est bien moi, ici, à l'épicerie, à la poste avec mes « Salut » et mes « Au revoir » et mes « Bien. Bien. » Mais pas tout à fait comme ça. Plutôt comme ceci :

— Neib. Neib, dit la pharmacienne.

— Neib, dis-je à mon tour. Av aç tnemmoc ?

— Iuh'druojua suov-zella tnemmoc ?

— Muh, répond-elle en sortant ma lotion capillaire du sachet. Je m'en vais, à reculons, avec un léger coup de chapeau. Je parle sans le vouloir, de la même façon que je fais tout le reste. À dire vrai, il m'a fallu un bon bout de temps pour me rendre compte que le pépiement lamentable que j'entendais tout autour de moi était, en fait, du langage humain. Seigneur, même les alouettes et les moineaux produisent des sons plus dignes. Je traduis ce gazouillement humain par intérêt. Je l'ai vite appris. Je sais que je parle couramment maintenant parce que je le parle dans mes rêves. Il y a une autre langue, une deuxième langue, là dans la tête de Tod. Nous la parlons aussi parfois dans nos rêves.

Mais oui, nous voici, un chapeau élégant sur la tête, de belles chaussures aux pieds, la *Gazette* calée sous le bras, en train de passer devant les petites entrées de garage (AGGLOMÉRATION), les boîtes à lettres avec les noms écrits en lettres adhésives (Wells, Cohen, Rezika, Meleagrou, Klodzinski, Schering-Kahlbaum et je ne sais quoi encore), l'ambition calme de chaque foyer (Respectez Les Droits Des Propriétaires

Extrait de la publication

S.V.P.), les autobus remplis de gamins et le panneau jaune RALENTISSEZ — ENFANTS et la silhouette noire de cet enfant pressé, cramponné à son cartable (bien sûr, il ne regarde pas. Il est trop occupé à courir. Le visage, les yeux sont obliques, dirigés vers le bas. Il ne pense pas aux voitures : juste à son droit inaliénable d'exercer ses pouvoirs terrestres). Quand les petits se faufilent devant moi à la Supérette, j'ébouriffe d'une main chaste leurs tignasses. Tod Friendly. Je n'ai pas accès à ses pensées, mais je suis submergé par ses émotions. Je suis un crocodile dans la rivière épaisse de sa sensibilité. Et vous savez quoi ? Chaque regard, chaque paire d'yeux, même quand ils se rétrécissent pour le mesurer innocemment, vise quelque chose à l'intérieur de lui et je sens la chaleur de la peur et de la honte. Est-ce vers cela que je me dirige ? Et la peur de Tod, quand je m'arrête pour l'analyser, est vraiment effrayante. Et inexplicable. Elle a quelque chose à voir avec sa propre mutilation. Qui pourrait bien la commettre ? Comment peut-il l'éviter ?

Regardez. Nous rajeunissons. Vraiment. Nous devenons plus forts. Nous grandissons même. Je n'arrive pas tout à fait à reconnaître le monde où nous vivons. Tout est familier mais pas du tout rassurant. Loin de là. C'est un monde d'erreurs, d'erreurs diamétrales. Tous les autres rajeunissent aussi mais ça semble leur être égal, comme à Tod. Ils ne le trouvent pas contraire à leur intuition et légèrement répugnant comme

moi. Quand même, je suis impuissant et je ne peux rien faire du tout. Je ne peux pas me constituer en exception. Les autres, ont-ils eux aussi quelqu'un à l'intérieur d'eux-mêmes, passager ou parasite, comme moi ? Ils ont de la chance. Je parie qu'ils n'ont pas les rêves que nous avons. La silhouette en blouse blanche et bottes noires. Dans son sillage, un ouragan de vent et de neige fondue, comme une tornade d'âmes humaines.

Chaque jour, quand Tod et moi nous avons fini la *Gazette*, nous la rapportons au magasin. Je regarde bien la date. Et voici ce que je vois : Après le 2 Octobre, vient le Premier Octobre. Après le Premier Octobre, vient le 30 Septembre. Comment est-ce que vous expliquez *ça* ?… On dit que les fous gardent un film ou un décor de théâtre en tête qu'ils arrangent, décorent artistiquement et dans lequel ils se déplacent. Mais Tod est sain d'esprit, apparemment, et il partage son monde avec d'autres gens. J'ai juste l'impression que le film est en train de passer à l'envers.

Je ne suis pas totalement ignorant.

Par exemple, je me trouve équipé d'une bonne quantité d'informations gratuites ou de culture générale si vous préférez. $E = mc^2$. La vitesse de la lumière est de 300 000 km/s. Ce n'est pas lent. L'univers est fini et pourtant sans limite. Quant aux planètes, c'est Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, Pluton, pauvre Pluton, en dessous de zéro, en

Extrait de la publication

dessous de la normale, fait de glace et de rochers, et si loin de la chaleur et de l'éclat du Soleil. La vie n'est pas un conte de fées. Elle est faite de hauts et de bas. On gagne un peu, on perd un peu. Les choses s'équilibrent. Elles s'égalisent. Ce qui s'en va revient. 1066, 1789, 1945. J'ai un vocabulaire magnifique (monade, rétractile, nécropole, palindrome, anticonstitutionnellement) et une maîtrise nonchalante des règles grammaticales. Je corrige même les fautes sur les panneaux de signalisation. Mis à part les mots qui indiquent un mouvement ou une action qui me donnent toujours envie de sortir mes guillemets (« donner », « tomber », « manger », « déféquer »), la langue écrite est tout à fait compréhensible contrairement à la langue parlée. Voici une autre plaisanterie : « Elle me téléphone et me dit : "Viens chez moi. Il n'y a personne." Donc j'y vais et devinez quoi : il n'y a personne. » Mars est le dieu romain de la guerre. Narcisse est tombé amoureux de son propre reflet, de son âme. Si jamais vous signez un contrat avec le diable et qu'il veut vous prendre quelque chose en retour, ne le laissez pas prendre votre miroir. Pas votre miroir qui est votre reflet, qui est votre double, qui est votre autre secret. Il faut dire quelque chose en faveur du diable : il agit selon sa propre initiative et il ne se contente pas de suivre des ordres.

Personne ne pourrait accuser Tod Friendly d'être amoureux de son propre reflet. Au contraire, il ne peut pas supporter sa vue. Il se rase

et se coiffe au toucher : il préfère un rasoir électrique et se coupe lui-même les cheveux avec une paire brutale de ciseaux de cuisine. Dieu sait à quoi il ressemble. Il y a plusieurs miroirs dans notre maison comme on pourrait bien s'y attendre mais il ne les confronte ou ne les consulte jamais. Je l'entr'aperçois parfois dans une vitrine obscure ; quelquefois aussi, une distorsion par hasard sur le poli d'un robinet ou d'un couteau. Je dois dire que ma curiosité est massivement limitée par une violente agitation. Son corps n'est pas du tout prometteur : les taches épiques sur le dos de ses mains, le torse enveloppé par les plis lâches d'une chair qui sent la volaille et la menthe, les pieds. Nous rencontrons de beaux vieillards américains dans les avenues de Wellport, des grands-pères solides comme des tonneaux et de vieux loups de mer robustes qui sont « merveilleux ». Tod n'est pas merveilleux. Pas encore. Il est encore pas mal abîmé, tout tordu, de travers et honteux. Et son visage ? Eh bien, c'est arrivé, une nuit, entre deux cauchemars. Il était allé à petits pas dans la salle de bains sombre et il était resté voûté sur le lavabo, il se sentait perdu, dépersonnalisé, il essayait de se calmer et de retrouver un appui dans l'eau courante. Tod a gémi, s'est redressé devant le miroir sombre et il a tendu la main vers l'interrupteur. Pas de panique, me suis-je dit. Cela arriverait sûrement à la vitesse de la lumière. Du calme. Voilà…

Je m'attendais à avoir une tête merdique mais

Extrait de la publication

ça c'était ridicule. Bon Dieu ! Nous avons vraiment une tête merdique. En fait, on dirait une bouse de vache. Et beh ! Est-ce qu'il y a vraiment quelqu'un là-dedans ? Oui, lentement, elle prend forme, la tête de Tod. Flanquée d'oreilles comme de grosses guitares, les rares cheveux sur son scalp en peau d'orange ressemblent à des vers blancs. Gras en plus. Ça je m'y attendais : tous les matins, il met en bouteille le liquide gluant qu'ils sécrètent et tous les deux mois environ il l'échange à la pharmacie contre $ 3.45. Pareil pour la poudre à l'odeur sucrée qui est secouée par sa peau obscurément coupable… Le visage lui-même : entre ses ruines et ses restes, qui ne disent rien, il y a un tourbillon d'expressivité autour des yeux, sévères, secrets, impardonnablement cocasses et pleins de peur. Tod a éteint la lumière. Il est retourné se coucher et a repris son cauchemar. Ses draps ont l'odeur blanche de la peur. Je suis obligé de sentir ce qu'il sent : le talc, l'odeur de ses ongles avant que le feu les recrache, pour être pris dans l'assiette puis remis douloureusement au bout de ses doigts frémissants.

Est-ce que c'est moi ou les choses qui sont bizarres ? Toute vie, par exemple, tout contenu, toute signification (et une bonne quantité d'argent) proviennent d'un seul ustensile ménager : la chasse d'eau. À la fin de la journée, avant mon café, j'y vais. Et c'est déjà là : cette odeur *chaude* et humiliante. Je baisse mon pantalon et j'ac-

Extrait de la publication

tionne le levier magique. Soudain tout est là, papier toilette compris, qu'on utilise et qu'on réenroule ensuite habilement sur le rouleau. Plus tard, on remonte son pantalon et on attend que la douleur disparaisse. La douleur, peut-être, la transaction entière, la dépendance entière. Pas étonnant qu'on pleure au moment où ça se passe. Un rapide coup d'œil à l'eau transparente dans la cuvette. Je ne sais pas, mais cette façon de vivre me paraît abominable. Et puis les deux tasses de café décaféiné avant de se mettre au pieu.

Manger n'est pas ragoûtant non plus. D'abord je mets les assiettes propres dans la machine à laver la vaisselle, qui marche bien, je suppose, comme tous mes ustensiles économisateurs de travail, jusqu'à ce qu'un gros enculé arrive en survêtement et les traumatise avec ses outils. Jusque-là ça va : ensuite on choisit une assiette sale, on ramasse quelques déchets dans la poubelle, on s'installe et on attend un tout petit peu. Différentes choses me remontent à la bouche et après un habile massage de la langue et des dents je les transfère dans l'assiette pour les sculpter encore avec le couteau, la fourchette et la cuiller. Cette partie du moins est plutôt thérapeutique sauf quand il y a de la soupe ou autre, ce qui peut être une vraie corvée. Ensuite vient le travail laborieux de refroidissement, réassemblage, rangement avant le retour de ces denrées alimentaires à la Supérette où, il faut le reconnaître, on me rembourse promptement et généreusement mes efforts. Puis il faut s'activer dans

Extrait de la publication

Composition Nord Compo
Impression Novoprint
à Barcelone, le 15 mars 2010
Dépôt légal : mars 2010

ISBN 978-2-07-039914-7./Imprimé en Espagne.

167849

Extrait de la publication

La flèche du temps
Martin Amis

Cette édition électronique du livre
La flèche du temps de Martin Amis
a été réalisée le 19 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070399147 - Numéro d'édition : 242404).
Code Sodis : N43241 - ISBN : 9782072407352
Numéro d'édition : 229311.

Extrait de la publication